



En été comme en hiver

Jacques Prévert

Lu et mis en musique

par Jean-Paul Faure

Pour savoir

Ce poème, extrait du recueil *Spectacle* aux Editions Gallimard en 1951, est représentatif de la volonté de Prévert d'inscrire sa poésie dans la lutte sociale.

Jacques Prévert (Neuilly-sur-Seine 1900 – Omon-la-Petite, 1977)

Il est avec La Fontaine, l'un des poètes les plus connus des Français. Tous les écoliers de France connaissent *Le cancre*, poème extrait de son recueil le plus célèbre, *Paroles* (1946) anagramme de « la prose ». La même année paraît un autre recueil de poésie, *Histoires*, qui rencontre aussi un grand succès. Sa poésie est influencée par les surréalistes qu'il a fréquentés dans sa jeunesse. Proche du Parti communiste, il dénonce l'oppression sociale, la guerre, la pollution, et chante l'enfance, la liberté, la justice, l'amour de la femme et de l'être humain. Il est aussi scénariste des plus grands films français du répertoire classique : *Les Visiteurs du Soir* (1942), *Les enfants du paradis* (1945) de Marcel Carné. Il est aussi l'auteur de célèbres chansons interprétées par Yves Montand, Edith Piaf et Serge Reggiani. Plus récemment, Bob Dylan ou Eric Clapton ont interprété *Les feuilles mortes*.

Pour écouter, voir et réciter

<https://www.youtube.com/watch?v=CfE-cAyGI98>

Pour connaître le vocabulaire

Soulier	Chaussure épaisse qui couvre bien le pied	Grenouille de bénitier	Bigote, femme qui manifeste une dévotion outrée, étroite
Chaland	Péniche, bateau à fond plat pour naviguer sur les fleuves ou les canaux	Marinier(ère)	Professionnel de la navigation sur les canaux, les fleuves
Air pincé	Mécontent, contraint, prétentieux	Abîmés	Meurtris, usés
Mégère	Femme méchante et crieuse	Cargaison	Chargement

Pour Lire

En été comme en hiver

En été comme en hiver
dans la boue dans la poussière
couché sur de vieux journaux
l'homme dont les souliers prennent l'eau
regarde au loin les bateaux.

Près de lui un imbécile
un monsieur qui a de quoi
tristement pêche à la ligne
Il ne sait pas trop pourquoi
il voit passer un chaland
et la nostalgie le prend
Il voudrait partir aussi
très loin au fil de l'eau
et vivre une nouvelle vie
avec un ventre moins gros.

En été comme en hiver
dans la boue dans la poussière
couché sur de vieux journaux
l'homme dont les souliers prennent l'eau
regarde au loin les bateaux.

Le brave pêcheur à la ligne
sans poissons rentre chez lui
Il ouvre une boîte de sardines
et puis se met à pleurer
Il comprend qu'il va mourir
et qu'il n'a jamais aimé
Sa femme le considère
et sourit d'un air pincé
C'est une très triste mégère
une grenouille de bénitier.

En été comme en hiver
dans la boue dans la poussière
couché sur de vieux journaux
l'homme dont les souliers prennent l'eau
regarde au loin les bateaux.

Il sait bien que les chalands
sont de grands taudis flottants
et que la baisse des salaires
fait que les belles marinières
et leurs pauvres marinières
promènent sur les rivières
toute une cargaison d'enfants
abîmés par la misère
en été comme en hiver
et par n'importe quel temps.

Pour comprendre

	Questions	V	F
1.	Le personnage du refrain est un clochard	X	
2.	Il regarde les bateaux	X	
3.	Celui qui pêche est maigre		X
4.	Il a pêché une sardine		X
5.	Sa femme ne croit pas en dieu		X
6.	Il va mourir sans avoir aimé	X	
7.	Le marinier et sa famille ont une existence difficile	X	

Pour explorer

1. Pourquoi ce poème apparaît intemporel et universel ?

Le titre « En été comme en hiver » montre que la situation ne s'inscrit pas dans une saison ou une époque particulière. Les personnages n'ont pas d'identité propre, ce poème semble négliger non seulement le temps mais aussi l'appartenance géographique. La fin du poème « par n'importe quel temps » exprime encore son intemporalité.

2. En quoi, les deux premiers personnages s'opposent et se ressemblent ?

Le clochard est seul, sans doute maigre, couché, il regarde simplement les bateaux alors que le second est marié, gros, actif mais aussi songeur. Il rêve de bateaux ou de chalands et aussi d'une autre vie possible.

3. Quel effet produit le refrain ?

Le refrain répété 3 fois exprime la misère qui est omniprésente voire permanente.

4. Que signifie l'expression « une cargaison d'enfants » ?

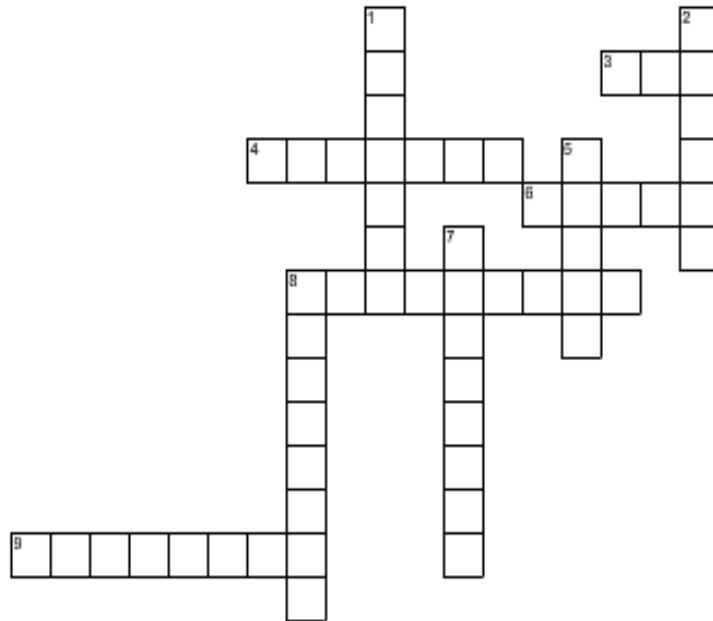
Aujourd'hui l'expression apparaît comme antinomique mais c'est un effet de l'auteur qui veut insister sur le fait que pour une famille modeste, les enfants représentent une charge : plus il y a d'enfants, plus la situation sociale et financière est difficile.

5. Quelle progression existe-t-il dans ce poème ?

La progression est celle de la misère : sociale et affective. Elle se généralise sans être liée à la civilité. Que l'on soit seul, en couple ou en famille, la pauvreté atteint tout le monde. Elle n'est pas liée non plus à la mobilité ou à la capacité de voyage. Que l'on soit sédentaire ou navigateur, elle est toujours présente.

Pour jouer

En été comme en hiver



Horizontal

- 3. Saison du soleil et des vacances
- 4. bateau à fond plat
- 6. Saison du froid et de la neige
- 8. Chargement de marchandise
- 9. Récipient de l'eau bénite

Vertical

- 1. Chaussure épaisse qui couvre bien les pieds
- 2. femme méchante
- 5. Excessivement pieux
- 7. Professionnel de la navigation sur les fleuves ou les canaux
- 8. Personne sans travail ni domicile

Pour écrire

Produire une histoire courte à la manière du poème.

Application à la méthode oh HISSE !

Ce poème est structuré en 3 parties accompagnées du refrain : l'homme pêcheur, l'homme en couple sédentaire, l'homme marinier en famille. La misère est présente au début comme à la fin non seulement par le refrain mais aussi dans les 3 strophes. La fin ne présente aucun degré d'intensité, aucune pointe tragique. Il faut donc trouver une fin qui interpelle le lecteur. Imaginons que **la situation du clochard se dégrade...**

1. La fin, E. Cherchons l'émotion forte. Elle pourrait être située dans le refrain. L'image du clochard, vagabond qui, été comme hiver, est couché et regarde les bateaux. La fin grand E pourrait être la mort, une mort douce : l'homme voit son dernier bateau passé, il ne bouge plus et ne répond plus. **C'est E, la fin séquence Emotion : il part pour un voyage sans retour.**
2. L'hypothèse, H. Difficile d'imaginer une autre séquence si l'on reste près du poème. L'Hypothèse est donc celle de la **tragédie**, une tragédie « ordinaire » : un clochard est mort.
3. L'introduction, I. Maintenant, on remonte à petit pas dans le temps, juste un peu avant la fin ou l'action finale, avant la mort, et là c'est l'introduction ou début, on l'appelle grand I : **Le vagabond, allongé sur un banc, comme d'habitude parle encore avec son voisin un pêcheur et le temps et les bateaux passent.** Reste à déterminer le cadre : où, quand, qui ou quoi... et à forcer sur les détails avec une image mobile ou fixe qui résume l'émotion (zoom, travelling, gros plan, moyen, large).
4. Séquence origine, S1. On fait le **break**, on remonte le plus loin possible dans le temps, aux origines et on change le décor, c'est la première scène, séquence, on va l'appeler **S1**. L'origine, S1, c'est forcément une situation très antérieure à la fin, c'est l'origine logique (les valeurs, les fondements) et aussi l'origine pédagogique (celle qui va expliquer). **S1, c'est l'enfance de l'homme, il pourrait être fils de marinier ou pêcheur avec de nombreux frères et sœurs. Cela collerait au poème. On pourrait parler de la vie des mariniers ou pêcheurs et de leurs enfants. Les pêcheurs sont souvent victimes de la mer.**
5. Séquence intermédiaire, S2. Ensuite, on va rapprocher successivement **S1 de E** par des étapes intermédiaires significatives de rapprochement. Cette évolution s'opère à l'aide d'adjuvants et d'opposants qui peuvent être des personnages externes ou des caractères propres aux personnages principaux. Chaque séquence peut être un angle ou prisme différent. **S2 pourrait être la situation où tout se dégrade : le naufrage, la mort, sa vie de couple ratée, sans amour avec une femme bigote, une vie gâchée, la misère qui s'installe.**
6. E. La fin. L'homme comme d'habitude parle encore avec son voisin et bouge ostensiblement, puis il ne répond plus, il est parti tout doucement...

L'Oruwa

Negombo, 2 octobre 2017. Il se tient là Asanka comme d'habitude allongé sur le parvis de l'église All Saint Church à l'entrée du Dutch Canal, en été comme en hiver. Pour lui, le coin est unique, d'un côté il peut mendier quelques roupies auprès des fidèles de l'église et de l'autre, il se divertit en observation de la lagune et du trafic sur le canal. Tout près de là, il y a Kasun qui pêche à la ligne. Kasun, c'est son copain d'infortune. Les rares poissons qu'il prend, il les relâche souvent, en criant « L'eau aux poissons, l'air aux oiseaux et l'homme à sa liiberrrrtéé ! ». Kasun est bavard, il raconte souvent les mêmes histoires qu'il ponctue par un « D'accord ? » Et Asanka lui répond par un « Moouion ! » qui ne signifie ni oui, ni non mais qui contente Kasun et l'incite à poursuivre. Au passage d'un bateau, le silence s'installe et les regards se figent. La nostalgie les reprend. Chacun d'eux voudrait sans doute partir très loin au fil de l'eau et vivre une autre vie. Et puis la vraie fausse discussion reprend, balisée de « Mouion » plus ou moins lent. Et le temps, avec les bateaux, passe mieux. Parfois, lorsque surgit un Oruwa¹ sur la lagune, Asanka lève encore le buste, admiratif.

Or, ce jour-là, pourtant assis, les genoux d'Asanka vacillent, ses cheveux longs dressés, gris et poisseux filent au vent, ses yeux fiévreux s'enivrent, ses lèvres s'écartent en un léger sourire édenté qui vibre. Kasun s'inquiète, il n'a jamais vu son ami dans cet état, l'instant devient pathétique. Il faut agir vite. L'âme d'Asanka tente de s'enfuir, elle veut quitter ce corps exsangue. Alors dans l'urgence, Kasun lui crie : « eh oh Asanka ! Asanka, réveille-toi, tu ne connais pas la dernière, c'est l'histoire de... » et il s'arrête.

¹ L'Oruwa est un katamaran. Au milieu de sa coque, deux mats croisés à la base soutiennent à leur extrémité une large voile carrée comme un génois ou spinnaker. A chaque extrémité de la coque, un gouvernail permet de diriger l'embarcation dans un sens ou l'autre. Il faut lever l'un pour activer l'autre. Selon sa direction et le vent porteur, vent arrière, grand large ou large, le timonier doit se déplacer d'avant en arrière et modifier sa voile. Comme tout katamaran, deux longerons arqués relient le balancier à la coque.

Trente ans plus tôt, Asanka Fernando est né tout près de la plage à Négombo, à quelques mètres du bateau de son père : un bel Oruwa. Sur cette même plage, les tortues viennent parfois pondre leurs œufs et puis repartent à la mer, indifférentes à la vie qu'elles ont laissée derrière. La famille comptait déjà cinq enfants, mais un seul fils. On le baptisa Asanka, l'homme courageux et confiant. Son destin : la mer, comme les tortues et ses ancêtres. Ses sœurs apprirent à préparer les poissons et à les vendre, lui à seconder son père. La difficulté sur un Oruwa, ce n'est pas tant de partir au lever du jour mais de rentrer le soir vers la côte quand les vents s'inversent. Cela demande non seulement une maîtrise technique puisque le timonier assis navigue avec le pied, mais aussi de la force pour jeter et tirer les filets dans l'instabilité, et encore et surtout une bonne connaissance des saisons et de la météo au jour le jour. Ici chaque jour de pêche compte. Sans poisson, c'est la misère qui avance encore, comme les vagues qui montent graduellement par mauvais temps sur la grève. Les intempéries c'étaient surtout cela que l'on craignait chez les Fernando : la brouillasse qui cache le brouillard épais, la bruine qui annonce la pluie qui elle-même vire à l'orage, et la houle prélude à la tempête. Ici on sait que la tempête prend la vie. Et sans pêcheur, c'est le malheur qui prospère. Un seul fils et sept bouches à nourrir. Alors on grandit aussi dans la tradition et la foi avec les mêmes gestes : une prière avant le départ en mer et un remerciement en caressant le sable au retour. La confiance, c'est la foi, pas une promesse, c'est le balancier de l'Oruwa qui stabilise la traversée. La confiance c'est aussi la force et le courage, pas un serment, c'est la voile carrée qui fait avancer sur l'océan. L'enfant Asanka grandissait et devenait son père avec la peau tannée et le visage émacié. L'océan et ses poissons, le sable, le ciel, les étoiles, le vent, la lune, les rayons du soleil et bien sûr l'Oruwa, tout cela constituait leur seule richesse. La richesse des pauvres, c'est aussi l'honneur et la dignité de vivre dans la simplicité, la fraternité, pour vivre cette vie qui est leur seule propriété. Et puis tout s'apprend avec un bateau : la nature, la technique et la vision du monde.

Un soir, les femmes Fernando s'inquiétèrent. L'Oruwa était sorti alors que la saison des pluies commençait à peine. La tempête bousculait l'océan. La nuit, on alluma des feux sur la plage pour guider les marins perdus et le matin, on retrouva Asanka vivant, accroché à un morceau de longeron. Son père disparut. Au village, on entendit la mère hurler pendant des heures jusqu'à l'épuisement. Et puis tout se dégrada. On vit l'épouse Fernando errer sur les plages et parler aux mouettes. « Tu as vu mon mari, dis, tu l'as vu ? » Parfois, elle s'en prenait aux corneilles qui charognaient. « Sales bêtes, vous ne l'aurez pas ! ». Et puis, après plusieurs jours d'errance, elle arrêta de

marcher. On la retrouva morte près d'un Oruwa, allongée sur le sable, la tête dans un sac plastique collé à la peau. Les sœurs quittèrent le village et Asanka demeura seul. Il continua quelque temps à pêcher avec les autres, ceux du village. Mais il n'était plus Asanka, l'homme confiant et courageux. Son balancier intérieur et sa voile carrée ne fonctionnaient plus. Il se mit à aimer un peu trop l'Arak. Saoul, il parlait à une noix de coco comme à son père. Au village, on se demandait si quelques diableries n'avaient pas frappé les Fernando. Le prêtre, plein de compassion pour l'orphelin arrangea une brève rencontre avec Hiruni, une fidèle de la paroisse. Les parents d'Hiruni concédèrent au mariage. La vie en couple et sans enfant devint triste. Hiruni passait son temps à l'église et Asanka ne rêvait plus, rongé de l'intérieur par un mauvais sel. Il ne travaillait plus et passait son temps, été comme hiver, à mendier sur le parvis de la paroisse à l'entrée du Dutch Canal. Hormis Son copain Kasun, c'est la misère qui lui tenait compagnie. Une amie qui ne le quittait plus.

Ce jour-là, il entend à peine son copain Kasun lui crier : « eh oh Asanka ! Asanka, tu ne connais pas la dernière, c'est l'histoire de... » Et Asanka ne l'entend plus, ses genoux continuent à chanceler, sa respiration diminue et s'arrête, bouche ouverte, son regard se vitre et il sent en profondeur son âme se détacher, s'élever tout doucement, délicatement, pour quitter son corps, enfin libre.

Son âme vogue sur l'océan indien,

Maintenant et encore,

En été comme en hiver,

Heureuse,

À bord de l'Oruwa,

Avec son père.

Pour travailler en équipe

Reprenons le texte précédent et transformons-le en scènes et en dialogues.

Le plan

On peut réutiliser le plan « Oh HISSE » ou l'adapter aux besoins du dialogue. Le plus simple souvent est de faire intervenir un personnage extérieur qui est le narrateur et qui introduit chaque scène. Là, on peut suivre exactement le plan initial.

Par contre, si l'on veut limiter les rôles à quelques personnages et privilégier leur scène alors, on va adapter le plan directement à des dialogues ou monologues. On va donc limiter les discours avec quelques ellipses.

C'est le choix que l'on va prendre ici avec 4 personnages : Asanka, Kasun, le père et la mère.

On va partager la scène en trois tableaux. C'est l'éclairage qui va guider le spectateur. D'un côté, figurent Asanka mendiant et son copain Kasun, de l'autre, Asanka jeune et son père, puis sa mère.

Quatre scènes suivent le plan narratif vu précédemment.

Scène 1. Prologue : Asanka et Kasun

Scène 2. Dialogue avec le père

Scène 3. Monologue de la mère

Scène 4. Epilogue : Asanka et Kasun

Scène 1.

La lumière s'ouvre sur le premier tableau. Sur le parvis de l'église à l'entrée du Canal près de la lagune, Asanka est allongé et mendie alors que Kasun pêche.

Kasun : *(Une canne à pêche dans les mains, il vient d'attraper un petit poisson, il crie presque !)* L'eau aux poissons, l'air aux oiseaux et l'homme à sa liiiberrrrtééé !..... Allez, celui-là, je le remets à l'eau. T'es d'accord Asanka ?

Asanka : Mouin, C'est foutu pour la friture de ce soir ! À votre bon cœur, m'sieur dame, une p'tite pièce pour manger.

Kasun : Asanka, tu te souviens du jour où j'ai pris le fameux poisson capitaine de 20 kilos ?

Asanka : Mouin, tu l'as déjà raconté Kasun, celle-là, je la connais ! À votre bon cœur, m'sieur dame, une p'tite pièce pour changer mes souliers !

Kasun : Eh bien j'ai trouvé son vrai nom, celui qu'on donne dans les livres : le cœlacanthe. Tu te souviens qu'il avait des ailettes rayonnées comme des ongles abîmés !

Asanka : Mouion, A votre bon cœur m'sieur dame !

Kasun : Alors, écoute bien ça, Asanka ! Ce capitaine-là, il vient de l'ancienne lignée de l'espèce liée aux poulets, aux reptiles et aux mammifères. C'est l'explication pour ses ongles. C'est incroyable non ? Le coelacanth est très, très rare, il fait partie des espèces protégées ! Tu m'écoutes Asanka ?

Asanka : Mouin. Espèce protégée ! Mouion, C'est les hommes aussi qu'il faut protéger. Tu veux que j'écoute tes histoires, mais toi tu ne connais même pas la mienne. Tiens ! Tu vois l'Oruwa qui passe là, il est comme le bateau de mon père...

Scène 2.

La lumière s'ouvre sur le deuxième tableau. Asanka jeune et son père.

Le père : Ecoute moi bien Asanka, mon fils. Pour naviguer sur un Oruwa, ce n'est pas tant de partir au lever du jour qui compte, mais de rentrer le soir vers la côte quand les vents s'inversent.

Asanka : Je crois savoir mon père... Il faut gouverner l'Oruwa au mieux avec le timon de la poupe ou celui de la proue selon le vent porteur. Cela veut dire qu'il faut se déplacer vite de l'arrière à l'avant.

Le père : Oui, oui, bien sûr. Mais il te faut connaître aussi et surtout le cosmos. C'est le plus important. Savoir comment le soleil et la lune jouent avec la terre et l'océan pour faire et défaire la vie des pêcheurs ?

Asanka : Vous m'avez baptisé Asanka : l'homme courageux et confiant. Je vais apprendre, ce sera ma richesse.

Le père : Alors écoute-moi bien. La confiance, c'est la foi, pas une promesse, c'est la foi dans le balancier de l'Oruwa qui stabilise la traversée. La confiance et aussi, la force et le courage, ce n'est pas un serment, c'est la force de la voile carrée qui fait avancer sur l'océan.

Asanka : (*Il jubile*) Fort, courageux et confiant. Naviguer avec toi mon père, ce sera un plaisir et un honneur.

Le père : Asanka, je te remercie. Calme ton ardeur. Ecoute-moi bien ! La foi, la force et le courage ne suffisent pas. Comme tout marin, tu dois savoir lire les couleurs et les mouvements, ceux de la brise et de la houle mais aussi ceux du ciel avant qu'ils n'écrivent ton avenir.

Asanka : Père, je veux, je peux alors je dois. Mon destin, je le sais, c'est l'océan celui des tortues et de mes ancêtres et je l'aime.

Le père : Bien. Ecoute encore. Chaque jour de pêche compte. Sans poisson, c'est la misère qui avance, comme les vagues qui montent graduellement par mauvais temps sur la grève. (Silence) La tempête prend la vie. (Silence) Et sans pêcheur, c'est le malheur qui prospère...

Scène 3.

La lumière s'ouvre sur le deuxième tableau. La mère marche ici et là en parlant.

La mère : Nous nous sommes inquiétées mes filles et moi car l'Oruwa est sorti avec mon mari et Asanka et il n'est pas rentré.

La saison des pluies commençait à peine et la tempête est arrivée.

Alors nous avons allumé des feux sur la plage pour guider les marins perdus.

Le matin, on a retrouvé Asanka vivant, accroché à un morceau de longeron. Son père, lui, a disparu.

J'ai pleuré jusqu'à épuisement. Je ne peux pas croire qu'il ait disparu. Je l'ai cherché longtemps sur la plage. J'ai prié et même interrogé les mouettes et chassé les corneilles. Je suis désespérée.

Maintenant, je ne marche plus. (Elle s'allonge) Je ne respire plus.

Je sens son amour m'envahir et m'emporter loin, (silence) bien loin (silence) pour ne plus nous séparer...

Scène 4. *Retour sur le parvis de l'église à l'entrée du Canal près de la lagune, Asanka et Kasun continuent leur discussion*

Asanka : (*Admiratif*) Mouin, tu vois la coque de l'Oruwa ? Elle est peinte en rouge pour diminuer l'usure. Ce bateau-là est très bien entretenu. Les couleurs de la voile montrent aussi ses réparations. Les filets sont en bon état.

Kasun : Mais, qui irait aujourd'hui sortir en pleine mer sans moteur ?

Asanka : Ceux qui n'ont rien. Les plus modestes. Ceux qui ne possèdent que la force, le courage et la confiance. Leur seule richesse, c'est leur vie. Pas un moteur. Et cette vie-là, l'océan s'en empare trop souvent.

Kasun : Rien ne vaut la vie. Pourquoi prendre des risques ?

Asanka : Mendiant ou pêcheur ? Pour nous, c'est le seul choix. C'est bien ça ta question ?

Kasun : Oui, en quelque sorte ? Si tu veux garder la vie, tu as fait le bon choix, mieux vaut être mendiant !

Asanka : Et bien, (silence) mendiant, (silence) je sais (silence) que j'ai arrêté de vivre (silence) depuis longtemps (silence) en été (silence) comme en hiver.

Pour l'Alliance française de Kandy – Sri Lanka

Jean-Paul Faure

Inspiré de « En été comme en hiver » par Jacques Prévert

Photographie par Robert Doisneau